

## Audaces littéraires et censure

Aurélien Boivin

Number 49, Spring 1997

La sexualité : secrets d'alcôves et jeux interdits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8198ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

### ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Boivin, A. (1997). Audaces littéraires et censure. *Cap-aux-Diamants*, (49), 26–30.

femme, toutes ses inquiétudes de mère lui tissaient les pires extravagances. Comme l'enfant qui porte trop de choses entre ses bras, et qui se penche, je ramasse une à une les pensées tombées de mon cerveau. Une goutte de cire ayant glissé de la chandelle sur mon doigt, je reprends le fil de mes imaginations qui s'étaient, depuis peu, baigné dans une cuve de vide...

Mon père, lui, a reçu d'un coup la maudite révélation. Appuyé au mur de la pièce, il écoutait avec la morgue de son sang un récit de ma faute. Et le directeur dut lui dire : **par Aurélien Boivin**

— Cher monsieur, votre fils Julien est un pervers, un raté. Les bons principes que nous nous sommes efforcés de lui inculquer n'ont pu difficilement cho... Le fruit pourri peut s'assainir. Comprenez-moi bien, ce Julien en qui vous semblez mettre toutes vos espérances, cet enfant attendez la continuation, eh bien ! il rompra...

# Audaces littéraires et censure

Mon père, intrigué plus qu'à l'ordinaire, répliquai :  
— Je vous en prie, venez aux faits. Que lui reprochez-vous ?  
— La chose s'explique facilement, l'abbé Henri-Raymond Casgrain l'approchent. Il jette les pires troubles dans leur cœur au point qu'ils ne peuvent plus en faire à moins d'une sérieuse réaction.  
— Alors ?  
— Il donne, à des plus jeunes que lui, des conseils comme ceux-ci : "Tu as quinze ans, seize ans. N'es-tu pas parvenu à l'âge où la pieuserie n'est plus de mise ? Laisse tous les préjugés de côté ; suis-moi. Je te mène à la complète libération de tes sens..."

La littérature canadienne-française, comme on l'appelait encore dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, est au service de l'idéologie de la classe do-

toutes construites sur l'opposition entre le Bien et le Mal, et sur le triomphe du premier sur le second. L'abbé Henri-Raymond Casgrain a soigneusement tracé la voie aux écrivains canadiens quand il écrit, dans une étude sur «Le mouvement littéraire au Canada» (*Le Foyer canadien*, 1866) : «Si, comme il est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation [...], la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangéliste comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois». Autrement dit, «elle sera essentiellement croyante et religieuse».



Rodolphe Girard (1879-1956) par Joseph St-Charles. (Archives du Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec).

Ceux qui dérogeront à cette ligne de conduite seront cloués au pilori. L'histoire littéraire du Québec a enregistré quelques scandales qui ont fait grand bruit dans Landerneau. Nous voulons évoquer brièvement le sort réservé à trois œuvres littéraires, condamnées par l'Église, soit *Marie Calumet* (1904) de Rodolphe Girard, *La Scouine* (1918) d'Albert Laberge, *Les demi-civilisés* (1934) de Jean-Charles Harvey, de même que le dénigrement dont a été l'objet *Orage sur mon corps* (1944) d'André Béland.

## Marie Calumet

Publié au début de l'année 1904, *Marie Calumet* valut à Rodolphe Girard les pires avanies. Le roman est annoncé à grand renfort de publicité dans *La Presse* du 30 mai 1903, où l'auteur est journaliste depuis 1900. Huit mois plus tard, toutefois, le même journal se voit contraint de désavouer l'œuvre de son propre employé : «Nous ne sommes même pas capable de commenter le ton général de l'ouvrage et surtout les passages incriminés parce qu'il y a des immoralités et des persiflages grossiers qu'il vaut mieux passer sous silence.» (*La Presse*, 30 janvier 1904).

Pourquoi une telle accusation? Parce que le romancier, un adepte avoué de l'école réaliste, a osé s'attaquer, non sans humour, à la conduite de certains membres du clergé, contester leur emprise sur leurs ouailles et dénoncer leur pouvoir sur la Parole et sur les mots. Que raconte *Marie Calumet* sinon l'histoire d'une ménagère de presbytère qui, dès son entrée en ser-

minante. Même les dénigreur des œuvres d'imagination se servent du roman, un genre longtemps tenu en suspicion, pour louer la vertu et condamner le vice, pour susciter la réflexion chez les lecteurs et les rendre meilleurs. Les intrigues de nombreux romans de la terre, depuis la parution du prototype, *La terre paternelle* (1846) de Patrice Lacombe, jusqu'aux romans à thèse de Damase Potvin, celles des romans d'aventures et des romans historiques sont presque



vice, éveille la sexualité du sacristain et celle de l'homme engagé de l'abbé Flavel, curé de Saint-Ildefonse, une petite municipalité rurale imaginaire du diocèse de Nicolet. Rien d'indécent ni de provoquant dans cette évocation, sous forme de tableaux réalistes, de la vie quotidienne d'une paroisse agricole au milieu du siècle dernier. Sorte de «monographie de paroisse» (*Le Petit Journal*, 22 mars 1970), selon Jacques Ferron, qui crie au chef-d'œuvre, à la suite d'Albert Laberge, dans la préface de la deuxième édition du roman (Montréal, Serge Brousseau, 1946) qu'il considère comme «le meilleur roman jamais imprimé au Canada», *Marie Calumet* est sévèrement jugé au moment de sa parution. Lancée par *La Presse*, l'offensive contre le roman prend de l'ampleur quand *La Semaine religieuse* (8 mai 1904, p. 87) s'attaque à son auteur : «Nous ne pensions pas qu'il se trouvait un Canadien français, un catholique, assez inconscient pour tracer sans remords de sa main en tête d'un pareil volume : À mon fils Réginald».

Pour la critique anonyme, «cette publication [...] est une honte pour notre littérature canadienne» et «un danger de perversion morale, esthétique et littéraire. C'est au reste un des volumes qu'on rejette avec dégoût». Il ne manque pas de dénoncer «la langue grasse» du romancier, expression qu'avait déjà utilisée Jean Richépin dans sa lettre de refus de préfacier l'ouvrage, publiée quand même en guise de préface, dans les deux premières éditions. L'écrivain français de grande renommée avait toutefois écrit, après avoir exprimé ses regrets : «[...] votre curieux manuscrit m'a fort intéressé et par l'étude de mœurs qui me sont inconnues et par la langue grasse, savoureuse, fleurant le terroir».

Le coup de grâce vient cependant de l'archevêque de Montréal, M<sup>gr</sup> Paul Bruchési, qui, à la fin d'une longue lettre circulaire adressée au clergé de son diocèse et publiée dans *La Presse*, condamne ouvertement le roman.

Pas plus l'archevêque que les critiques anonymes de *La Presse* et de *La Croix* n'identifient les passages scabreux et obscènes, impies et immoraux. Mais il n'en fallait pas davantage pour que Girard perde non seulement son emploi à *La Presse*, mais encore soit contraint de quitter Montréal pour Ottawa, avec sa petite famille, pour parvenir à gagner sa vie et celle des siens. Quant à son œuvre, elle est condamnée à l'oubli pendant plus de quarante ans. Quand il accepte de la rééditer en 1946, le romancier, qui a subi les affres de la censure, retouche certains passages. Entre autres modifications, il remanie sensiblement le chapitre XX, «La vengeance du bedeau», où, dans la version de 1904, les nouveaux mariés, Marie Calumet et Narcisse Boisvert, de même que leurs invités à la noce sont victimes d'un coup monté du bedeau Zéphirin,

qui a versé, à l'insu de tous, un puissant laxatif dans le ragoût de pattes de cochon, ce qui entraîne tout le monde à tour de rôle, voire en même temps, qui au «chalet de nécessité», qui à l'arrière du presbytère, le long d'un fossé... La scène finale entre les deux mariés s'entraînant pour sauver et leur honneur et la face, les agissements du curé Lefranc qui profite de la chute d'un ustensile sous la table pour saisir le mollet de Suzon, la nièce du curé Flavel, «avec la ténacité d'un boule-dogue qui ne lâche pas», voilà,



Depuis sa parution en 1904, *Marie Calumet* a été réédité à plusieurs reprises. (Collection de l'auteur).

avec les scènes horripilantes de Marie Calumet versant accidentellement la «sainte pissé à Monseigneur» sur la tête de Zéphirin ou montrant son derrière à une fête champêtre, après avoir revêtu une immense crinoline qu'elle a achetée à Montréal, des passages que la critique de l'époque trouve sans doute scabreux. Toutefois, écrit Luc Lacourcière, «ce livre, 70 ans après sa publication, nous apparaît sous un jour assez différent, comme un documentaire joyeux sur les mœurs campagnardes des temps révolus. En tout cas, c'est un des rares romans de cette époque à conserver une certaine fraîcheur dans sa désinvolture.» Il partage ainsi l'opinion de Laberge, qui en 1946, avait écrit que «[le] livre de Rodolphe Girard est une peinture de mœurs de la campagne il y a plus de 80 ans et est sûrement l'œuvre du terroir la plus vivante et la plus pittoresque produite par un écrivain canadien».

Quoi qu'il en soit, Girard fut sévèrement puni mais eut la consolation de remporter, en 1911, en cour supérieure et en cour d'ap-

pel, le procès qu'il avait intenté en 1908 contre *La Vérité* de Québec pour libelle diffamatoire.

### **La Scouine**

Si Rodolphe Girard a été sévèrement critiqué en raison de son adhésion à l'école réaliste, Albert Laberge fut condamné avec *La Scouine*, pour sa prise de position en faveur du naturalisme, cette doctrine ou cette attitude qui pousse l'écrivain



Albert Laberge (1871-1960) par Émile Vézina. (Archives du Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec).

«à reproduire fidèlement la réalité avec tous ses aspects sombres et vulgaires». Disciple des frères Goncourt, de Zola et de Maupassant, Laberge, dans son unique roman, veut faire vrai. Il met en scène un couple de paysans, Urgèle et Maço Deschamps, parents de cinq enfants, tous tarés, qu'il tente de suivre à travers une série de tableaux qui apparentent davantage l'œuvre à un recueil de nouvelles. Plusieurs de ces tableaux, presque une vingtaine, sont d'abord publiés dans des périodiques, entre 1903 et 1916, avant la publication du roman en 1918, dans une édition limitée à 60 exemplaires réservée aux amis de l'écrivain. L'un de ces extraits, le chapitre XX du roman, intitulé «Les foins», publié

le 24 juillet 1909 dans *La Semaine*, journal que vient de lancer Gustave Comte, subit les foudres de l'archevêque de Montréal, qui s'en prend à la fois au journal, à l'écrivain et au mouvement naturaliste. Dans un mandement adressé aux fidèles de son diocèse, M<sup>gr</sup> Bruchési qualifie le journal d'antireligieux et le conte de Laberge d'outrage indigne contre les bonnes mœurs et d'«ignoble pornographie». Ce mandement interdit aux catholiques de «collaborer au journal *La Semaine*, de le vendre, de l'acheter, de le lire ou de le garder en sa possession» (*La Vérité*, 7 août 1909). Si le propriétaire, repentant, écrit à l'archevêque pour lui annoncer la disparition de son journal, sa lettre arriva trop tard pour empêcher le mandement d'être lu dans toutes les églises du diocèse. Les journaux de droite, comme *La Vérité* et *La Croix*, se réjouissent. Un critique anonyme fait même paraître dans *La Vérité* (14 août 1909) un virulent article contre Laberge et les naturalistes dans lequel il dénonce la littérature obscène.

Qu'y avait-il d'obscène dans ce conte incorporé, sans changement majeur, au roman publié en 1918? Résumons brièvement la scène : après quelques semaines de mauvais temps, pour l'aider à la fenaison, Urgèle Deschamps loue les services de Bagon le Coupeur et de l'Irlandaise, «une vagabonde arrivée depuis quelque temps dans la région [...qui] se souloit abominablement au gin». On trime dur du matin au soir. Mais, un jour, Bagon le Coupeur, fourbu, décide soudainement de s'arrêter. Laissons la parole au narrateur : «Bagon qui, depuis quelques minutes, prononçait des paroles inintelligibles, planta sa fourche dans le sol et s'arrêta derrière une veillotte. Du haut de son voyage [de foin], l'Irlandaise l'aperçut, jouissant solitairement. Elle lui cria des obscénités, mais Bagon demeura sourd, tout secoué par son spasme.» (p. 156-157).

Le lendemain, jour de pluie, l'Irlandaise se soûle au village et, regagnant la tasserie, où elle loge, elle croise Charlot, le fils de Deschamps. Telle une bête en rut, elle se donne brutalement à lui, «qui jamais n'avait connu la femme, [et qui] sentait sourdre en lui d'impérieux et hurlants appétits qu'il fallait assouvir».

D'autres scènes auraient pu davantage choquer, telle celle du martyr de Schno, qui meurt seul des suites d'une insolation et que l'ignoble Tofile, son frère aîné, s'empresse d'enterrer, telle «une vieille rosse fourbue», en proférant des jurons en guise d'adieu. On pourrait encore évoquer la conduite de la Scouine, la délatrice, qui court après le jeune vicaire portant une soutane. Les personnages sont cruels, méchants et égoïstes, et témoignent «de l'ampleur de la bêtise humaine et [...] du désespoir métaphysique du romancier», souligne Paul Wyczynski, ce que symbolise l'évocation du «pain sur et amer,



lourd comme du sable, marqué d'une croix», qui, tel un leitmotiv, revient une trentaine de fois dans le roman.

La censure, une fois de plus, venait de frapper. Le roman d'Harvey fait pourtant sourire aujourd'hui. Ce qui choque la critique et les élites, c'est la recherche de la liberté et de la vérité qui anime les deux jeunes héros, Max Hubert et Dorothee Meunier, qui ont décidé de s'aimer en dehors des liens sacrés du mariage et d'être heureux. De plus, le romancier dénonce ouvertement dans son œuvre la malhonnêteté de la bourgeoisie de la Capitale qui n'a jamais cessé d'exercer sa domination sur les autres classes, celles des pauvres et des défavorisés en particulier. Ce sont ces hypocrites bourgeois, ces «demi-civilisés» étroits d'esprit qui répugnent au romancier et que Max Hubert attaque sans réserve dans sa revue, *Le Vingtième Siècle*, que l'épiscopat condamne, comme le sera le roman, dès sa parution.

### *Orage sur mon corps*

Malgré l'ouverture au monde de la littérature canadienne-française et l'avènement d'un certain modernisme, avec la parution de *La Relève* et l'arrivée de quelques poètes influents, tels Saint-Denys-Garneau et Alain Grandbois, la révolte des jeunes comme Max Hubert n'est pas encore acceptée. Elle l'est pourtant quelque dix ans plus tard, bien qu'elle ne laisse pas encore indifférent, quand paraît *Orage sur mon corps* d'André Béland, le premier supposé roman érotique de la littérature québécoise, un roman qu'on relit difficilement aujourd'hui mais qu'on a lu sous le manteau, au moment de sa parution, à en juger d'après le témoignage de Michel Tremblay. Dans *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, le prolifique écrivain raconte en effet comment il n'a jamais pu emprunter à la Bibliothèque municipale de Montréal, lui, un lecteur pourtant assidu, ni lire le roman de Béland, que les préposées au comptoir du prêt lui présentent toujours comme un «ouvrage sorti». Laissons la parole à Tremblay lui-même :

«Je regrette celui-là est sorti!»

«Je ravalai ma salive en produisant un bruit de déglutition qui dut s'entendre jusque dans la rue Sherbrooke. Que faire? Je ne pouvais tout de même pas me sauver en courant! Il fallait dire quelque chose. Absolument. Hurler à la censure? Leur montrer en tout cas, faire semblant plutôt, que je n'avais pas peur. «Y'est-tu sorti juste pour moi, coudonc? Ça fait des mois que j'essaye de l'avoir!»

«Y'est toujours sorti, comme vous dites, pour les hommes en bas de vingt et un ans. C'est un ordre de la direction».

Pourtant, *Orage sur mon corps*, «un roman «homosexuel» québécois paru pendant la guerre», écrit Tremblay, met en scène un jeune homme, qui, conscient de sa déviance et de sa marginalité, songe à se faire soigner.

Réédition de l'ouvrage de Jean-Charles Harvey chez Typo/Roman en 1993. (Collection de l'auteur).



### *Les demi-civilisés*

Lors de sa parution en volume, le roman de Laberge, de par son tirage restreint, a échappé à la critique, malgré la condamnation du conte «Les foins». Il n'en est pas ainsi du roman *Les demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey. Publié au début d'avril 1934, ce roman est prohibé, le 25 avril, à travers tout le diocèse de Québec, puis de Trois-Rivières, par le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve.

Destitué le même jour de son poste de rédacteur en chef du *Soleil* de Québec, un journal libéral, Harvey, assommé, vaincu, fait paraître, deux jours plus tard, le 27 avril, dans *L'Action catholique*, l'organe de l'archevêché de Québec, la mise au point suivante : «Après la déclaration de Son Éminence le cardinal Villeneuve publiée hier, je consens à retirer du marché mon dernier roman *Les demi-civilisés*, et je prie les libraires et l'éditeur de vouloir bien en tenir compte». Ce n'est qu'en septembre suivant qu'Harvey est nommé par le premier ministre libéral Louis-Alexandre Taschereau directeur du Service des statistiques du Québec.



Julien Sanche, le héros d'à peine 17 ans, voue une haine marquée à ses parents qu'il déteste et dont il veut s'affranchir dans sa révolte et dans sa recherche d'identité. Comme Max Hubert, le héros de Jean-Charles Harvey, Julien Sanche, que le critique Henri Girard, dans *Le Canada* du 11 décembre 1944 a qualifié de «personnage immonde, l'un des plus odieux de la littérature française, [...] un monstre», dénonce les lâches

l'orgueil et la vanité dont il est imbu. On reproche à Béland son manque de moralité et son penchant pour la bassesse humaine. «S'il n'était pas si sot, ce jeune pourrait réussir», écrit L'Illettré (pseudonyme de Harry Bernard), dans *L'Autorité* du 3 février 1945. Guy Sylvestre, dans *Le Droit* d'Ottawa (10 février 1945), n'est pas tendre pour cette «œuvre avortée, si tant est qu'on puisse parler d'œuvre à propos de ce brouillon», pour cette «longue nouvelle boursouflée [qui] n'a même pas le mérite d'être bien écrite». De plus, selon le critique, «il y a chez André Béland une complaisance malsaine dans la bassesse, qui dénote une singulière absence d'élévation». Seul le critique Jean-Charles Harvey prend la défense du jeune écrivain et sympathise à son «beau cri de douleur dans ce roman, œuvre du sang et des larmes», qui traduit bien le drame, «la grande misère des moins de 20 ans, celle d'avoir honte de ce qu'ils ont en eux de plus pur et de meilleur» (*Le Jour*, 28 décembre 1944).

Par la part importante qu'ils accordent à la recherche de la liberté, ces romans, les deux derniers en particulier, préparent la voie aux jeunes héros existentialistes de la génération des années 1950, ceux d'André Langevin, de Robert Élie, de Robert Charbonneau, de Jean Simard, de Gilles Marcotte, de Jean-Paul Pinsonneault, qui cherchent un sens à leur existence dans un monde qu'ils jugent déshumanisé et corrompu. Mais leur révolte, qui s'inspire de la sombre réalité de l'après-guerre, est acceptée et ne provoque pas de scandale ou si peu. Le clergé semble avoir déjà perdu une bonne partie de son pouvoir, comme le démontreront avec plus d'acuité encore les années 1960. ♦

Pour en savoir plus :

Marie Calumet. Introduction de Fernand Roy. Montréal : BQ, 1990, 218 p. Cette édition fournit en appendice la version originale du chapitre XX, p. 197-212.

Marie Calumet. Préface de Luc Lacourcière. Montréal : Fides, 1973, 155 p. (Collection du Nénuphar, 12).

Paul Wyczynski. Introduction à *La Scouine*. Montréal : Édition critique, Les Presses de l'Université de Montréal, 1986, 297 p. (Bibliothèque du Nouveau Monde). [V.p. 49]. C'est cette édition que nous utilisons. Il existe aussi une édition de poche. Montréal : L'Hexagone, 1993, 142 p. (Typo, n° 81).

Jean-Charles Harvey. *Les demi-civilisés*. L'édition critique du roman préparé par Guildo Rousseau. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1988, 299 p. (Bibliothèque du Nouveau Monde). [V.p. 282]. C'est cette édition que nous utilisons. Il existe une édition de poche avec une postface de Guildo Rousseau. Montréal : L'Hexagone, 1994, 206 p. (Typo, n° 74).

André Béland. *Orage sur mon corps*. Montréal : Éditions Serge, 1944, 179 p.

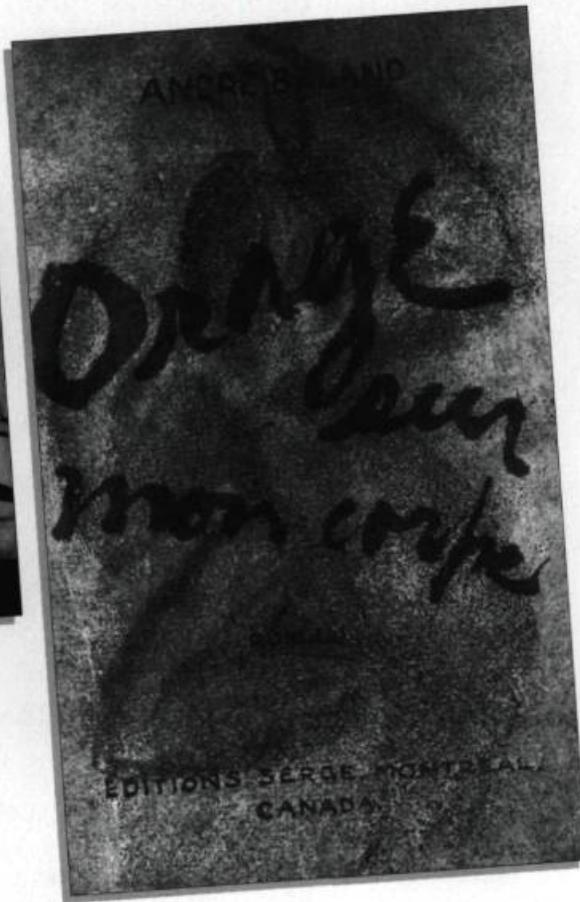
Michel Tremblay. *Un ange cornu avec des ailes de tôle. Récits*, [Arles et Montréal], Actes Sud et Leméac, 1994, 245 p. [V. *Orage sur mon corps*. André Béland, p. 193-203.]

et les parvenus, les bourgeois égoïstes, les «barbes à poil gris». Dans son orgueil qui l'anime, il se compare au Créateur, veut se créer une puissance : «L'orage sur mon corps et mon corps, c'est ce qu'il y a de plus puissant chez moi», avoue-t-il. Désabusé, parce qu'il a perdu sa pureté et la foi, il prône la lubricité auprès des jeunes de son âge et prêche d'exemple en se donnant à une prostituée, un soir d'orgie. Il se venge du monde qu'il haït en s'en prenant à une jeune tuberculeuse qu'il fait accroire d'aimer pour mieux la faire souffrir, tel un être abject. Après la révolte, l'anarchie.

L'œuvre de Béland n'est pas condamnée mais elle est pour le moins mal reçue par la critique. Les thèmes majeurs du roman, les angoisses d'un adolescent perturbé par le passage de l'adolescence à l'âge adulte et l'éveil d'une sexualité exacerbée, choquent par le manque de grandeur d'âme du héros, surtout, et par



**Aurélien Boivin** est professeur au département des littératures de l'Université Laval.



À droite, édition originale d'*Orage sur mon corps* parue en 1944 à Montréal. (Édition Serge). À gauche réédition de l'ouvrage d'André Béland chez Guérin en 1995. (Collection de l'auteur).